

Trois espaces pour un autre temps urbain

par Cyril Harpet,
philosophe, anthropologue

La cité urbaine s'anime d'un rythme de flux de passages qui la différencie nettement d'un rythme de l'univers rural. La ville est parcourue d'itinéraires orientés et canalisés par les aménagements de voies de circulation. Une synchronie urbaine est orchestrée par de multiples instruments : la signalétique de la circulation piétons/véhicules, les rythmes des passages des transports en commun (horaires des bus, métro, tramway, trains) et donc de tout trafic, les heures d'ouverture des magasins, des institutions, des établissements publics, des entreprises, les calendriers et programmes des organismes et associations culturelles et sportives... Le citoyen devient un véritable métronome, tendu par un exercice quotidien d'articulation de mouvements d'un lieu à l'autre selon les règles strictes et mécaniques des mouvements des horloges. Autrement dit, l'exercice quotidien revient à joindre les "deux bouts" et les multiples bouts d'espaces-temps dévolus à des activités diverses par le jeu de correspondances. Il s'agit de "maîtriser" l'ensemble d'un réseau de transport, d'en connaître les cadences, les points d'arrêt et de calculer au plus juste le temps, les intermittences et les distances pour obtenir un résultat mathématique et pratique. Tout citoyen connaît ce jeu des correspondances et des adéquations au point de se "synchroniser" et de se resynchroniser sans cesse par rapport au mouvement collectif. Mais jouons sur les mots : se synchroniser ici revient à se désynchroniser par rapport à une autre temporalité, celle de l'horloge interne des humeurs du moment, de la candeur des rencontres, de la saveur des paroles échangées. Du coup, la resynchronisation que nous allons exposer est celle d'un retour à des rythmes scandés sur une autre gamme que celle de la clé des villes. Nous allons prendre la clé du parc ou du jardin public, du marché et du bistrot, trois espaces réglant une autre perception du temps. Nous allons appréhender le temps urbain à partir de trois espaces sociaux qui offrent une possibilité de reconquête de la substance sociale, celle perdue dans le flux tendu de la mobilité citadine.

Le parc ou jardin public est un espace ouvert où des formules de resynchronisation sont rendues possibles. La marche ne connaît plus la même cadence chez le promeneur, solitaire ou non : pas de ligne directrice encadrée par les structures massives de bâtiment, de boulevards d'affluence et

à circulation intense, de signalétique pour le contrôle automatique des flux. Il existe bien des lignes de passages, des voies d'accès, des chemins balisés, mais généralement courbes, sinueux et non le cadre géométrique rectilinéaire-uniforme. Il faut alors faire appel à un schéma type du monde urbain pour mieux comprendre cet univers du jardin : l'espace urbain est proprement destiné à la fonctionnalité et donc est conçu et dessiné sur les principes de la mécanique des fluides. L'histoire de l'architecture urbaine montre un champ de forces permanent entre une appropriation des espaces à occuper par des accumulations successives de constructions au plus près des ressources du terrain et une théorie de plus en plus imposante au fil des siècles du plan abstrait guidé par les lois de la balistique (un projectile, une cible, une visée), de la perspective, de la circulation libre des biens, des bêtes, des hommes. Et toute gestion de l'espace, toute occupation consiste en une nouvelle maîtrise de la temporalité : par l'ouverture de lignes droites et uniformes, s'engouffrent les flux à fort débit des biens, des mobiles, des individus. Avec le jardin, celui de la Cerisaie sur le plateau croix-roussien, même si l'espace est territorialisé, par des agencements qui laissent entrevoir l'exercice d'une architecture végétale, une sorte de compromis s'installe avec des volumes et des formes plus foisonnantes. Le promeneur compose avec les signes des saisons, couleurs, formes végétales, senteurs et ombres et lumières, lesquels restituent un temps non chronométré et non ordonné par la mécanique des fluides de l'espace géométrique de la cité en grouillement. Le jardin ou le parc est le règne de la dispersion, des sens et des orientations, des déambulations sinueuses et non programmées, des pauses improvisées selon l'inspiration du lieu, selon l'appel d'un horizon dévoilé par une percée dans le feuillage, une avancée sur un point d'eau.

La symphonie urbaine est réglée sur le mode d'une synchronie des mouvements collectifs. Les mouvements orientés des individus les voient se projeter vers des buts définis sans objet de rencontre dans la durée du trafic. Par contre, l'allure et le mouvement au cœur du parc et du jardin sont ceux qui font signe pour un horizon de rencontre. La cité urbaine est un cadre de synchronie pour une dynamique des flux ; le parc ou le jardin est un cadre de synchronie pour la statique des rencontres.

Parcourons le **marché ouvert**, offert aux variations climatiques, celui du grand boulevard croix-roussien, à l'air libre, et non pas le supermarché ou le marché couvert. Cette fois s'y tiennent des transactions commerciales. Seulement ici, la marche est proche de la déambulation. En effet, l'étal du marché offre à foison les victuailles à l'état brut, sans parure et attisant l'inspection scrupuleuse des clients. Le pré-emballé du supermarché suscite un acte d'achat stéréotypé puisque tout produit ensaché est du même acabit que les autres produits. C'est la règle de l'uniformité généralisée, de la production calibrée. Les fruits et légumes frais du marché et issus de la production non industrialisée interpellent par les variétés de formes, par leurs défauts non dissimulés, par leur difformité, et en conséquence appellent l'observation et un choix plus pesés. Quel rapport avec la resynchronisation ? Et bien le déambulateur du marché donne au temps sa valeur marchande, non en rapidité d'exécution mais en dextérité de choix. Il est plus proche de l'expert en gastronomie que de l'acheteur pressé. En quoi se "resynchronise"-t-il ? Il se rapproche du temps que s'accorde le producteur dans son propre choix de ses produits, et en cela il accole son temps du choix de consommation sur le temps du choix de la production. Prenez un simple passage en caisse dans un supermarché : choix rapide, paiement à la carte sans qu'aucun espace-temps soit laissé à l'échange sur l'origine du produit, sur la variété, sur la qualité du produit. C'est l'image de l'achat en flux tendu calqué sur le modèle de la distribution de masse. Le temps de l'échange avec le producteur apporte une plus-value au produit dans l'appréciation portée. Il y a plus dans l'échange du produit que dans le produit lui-même. Les économistes oublient régulièrement, pour ne pas dire systématiquement cette loi de l'échange symbolique qui transcende l'échange simplement monnayé. Se resynchroniser revient ainsi au temps accordé à la parole de l'autre dans une société dite de consommation. Consommer n'est pas échanger ni partager : consommer, terme désormais sonnante comme un sésame pour répondre au règne de la croissance, ne répond qu'à la satisfaction individualiste, sourde et aveugle à l'origine de la transaction. Il est notable que dans une société "presse-bouton", laquelle devrait offrir de nombreuses opportunités d'échanges démultipliés entre les personnes, la brièveté des actes de consommation stimule une compulsion à la brièveté des échanges. La quête effrénée de l'avoir aurait pour pendant la méfiance généralisée de l'autre. Il

n'est pas possible dans ce contexte de resynchroniser le corps social.

Resserrons encore les mailles du filet sur un lieu plus confiné, plus restreint dans ses limites, nous voulons dire le **café ou le bistrot**. Le café est le lieu où autour d'un verre, chacun peut "refaire le monde". Après l'ensorcellement du végétal et son appel à la sérénité loin du brouhaha citadin et les chuchotements sur un banc, après les ventes à la criée et le pas ralenti le long des étals d'un marché, le bistrot est un espace de resynchronisation. Boire un verre est alors un prétexte pour l'échange où la proximité, pour ne pas dire la promiscuité, constitue la colonne vertébrale du lien social. Le client prend le temps d'une pause sociale. Les courses sont achevées ou à effectuer, mais la parenthèse dans la foulée ciadine est avant tout un acte social. Rien de tel pour prendre le pouls de la vie d'un quartier. Rien de tel pour en consulter l'épaisseur des histoires humaines qui s'y inscrivent. Le bistrot est la place forte de la convivialité qui se tisse dans la ponctuation des activités humaines du quartier, des plus matinales aux plus tardives. Il est le point de jonction et de ralliement des hommes dans l'intermittence du travail (les livreurs, les postiers, les éboueurs, les commerçants...) et de repli des flâneurs. Si la vie quotidienne est régulée par des divisions de tâches, de cheminements, de circuits, de lieux de travail, alors le bistrot devient le point de convergence de bien des atomes sociaux. La lecture des événements du jour s'y effectue à voix haute, au risque de susciter des discussions engagées, et donc l'actualité passée en revue dans l'exaltation ou la rancœur cherchant partage. Le bistrot tient lieu de place forte pour la réinscription de la dimension politique, non pas nécessairement celle de la scène des professionnels en politique. Nous voulons juste signifier qu'une forme de resynchronisation s'y effectue par le biais de la relecture de la vie publique, locale ou nationale, voire internationale. Quel autre lieu de débat ouvert et spontané plus anodin ? Si l'on s'en tient à l'idée de départ que la resynchronisation concerne à la fois le rapport à une temporalité perdue dans le vécu par l'éloignement des saisons (les variations des rythmes de la nature), par l'éloignement des sources de production des biens de consommation (l'alimentaire en priorité), puis par l'évacuation des temps de parole et des dialogues au profit de l'activisme de masse (la dynamique des flux urbains), alors le bistrot devient l'un des derniers bastions de la prise de la parole libérée. Chacun se découvre dans ses habits de métier, dans ses

habitudes et se trouve en prise directe avec un temps de parole pris et consenti. Lieu des libations lors des grands événements sportifs, des fêtes de quartier, des réunions d'associations, de confréries... de tout rite social qui ponctue la vie quotidienne.

Nous avons relevé ces trois espaces de resynchronisation pour aller à rebours d'une vision trop tendue vers un diagnostic sévère de l'espace urbain. En effet, le contexte social actuel pourrait nous porter à ne pointer du doigt que les espaces soumis à la règle imposante du quant à soi, du repli, du mouvement trépidant au rythme d'une mécanique des flux dans notre civilisation urbaine et urbanistique. Nous préférons songer et investir ces quelques îlots de resynchronisation, peu médiatisés car n'offrant pas le miroir reluisant d'une société

prise de compulsion de consommation. Nous préférons imaginer l'univers urbain préservant ces poches de sociabilité et de convivialité, de sérénité et de spontanéité plutôt que ceux plus propices à la massification et à l'atomisation.

Se resynchroniser revient pour nous à savoir échapper à la lucarne des mondes virtuels, à se soustraire au réflexe de la marche programmée par les signaux de la logistique des flux, à refuser les transactions automatiques et muettes, à goûter aux saveurs des variations saisonnières, des difformités alimentaires, aux paroles des hommes de la terre, aux formules lapidaires des piliers de bars. Se resynchroniser revient à s'assurer que la régulation du temps opérée par la chronocratie horlogère de la logistique urbaine ne nous rend pas inhumain.

Pour une ville en continu ? *©

par Thierry Paquot

(...)

Le 19 juin 2001, à l'occasion de la présentation du rapport *Temps des villes*, rédigé par Edmond Hervé, un sondage SOFRES, " Les Français et le temps dans la ville ", a été commenté. Francis Godard et François de Singly évitent de généraliser les conclusions aux questions et constatent que "toutes les catégories sociales ne manifestent pas les mêmes types d'agacement face aux dysfonctionnements temporels et ne sont pas favorables ou réceptives de la même manière aux diverses solutions proposées. Le diplôme, le statut professionnel, l'âge, la présence d'enfants constituent de puissants facteurs de différenciation".

Ils tirent " trois enseignements ", à leurs yeux, peu discutables : "La demande de services de proximité est plus particulièrement portée par les ouvriers ; la demande d'extension des horaires d'ouverture des services publics est portée par les jeunes, les couches moyennes et ceux qui ont des enfants en bas âge; la demande d'extension des horaires d'ouverture des commerces est spécifiquement portée par les jeunes". Le sondage montre une population assez satisfaite des services hospitaliers et des commerces et nettement moins contente des administrations. Mais ce que le sondage met en évidence, c'est que la ville permanente est réclamée avant tout par les jeunes et les diplômés. François de Singly explique que : "Finalement, les plus grands "usagers" de la ville (ceux qui flânent, font du shopping, vont au restaurant, au cinéma, au théâtre, au musée, voir des amis, faire du sport...) demandent à ce que la ville soit "ouverte" plus longtemps. "Si les femmes et les hommes s'accordent, en gros, sur les horaires des activités urbaines à favoriser, la distinction se fait par l'argent. Les plus hauts revenus sont aussi les plus forts "consommateurs de ville" et par conséquent réclament un service à la hauteur de leurs dépenses. Le danger est réel de voir se substituer au citoyen le consommateur. La ville *non stop* pour celui qui en a les moyens, quant aux pauvres, aux "gens de peu", aux exclu(e)s, qu'ils restent à côté des temps de la ville comme ils sont déjà à côté de la ville valorisante.

(...)

* Extraits de " Le quotidien urbain " sous la direction de Thierry Paquot, Editions la Découverte/Institut des villes - 2001